

Les habitants de la lune



n°11

Ne pas perdre la tête

< *Propos subversifs autour d'une pandémie* >

« Comme nous sommes des gens obstinés, nous refusons de voir la moindre trace d'émancipation humaine dans le fait de travailler au maximum de productivité, de consommer le moins possible et de laisser la vie quotidienne de gens aux mains d'un pouvoir d'État sur lesquels ils n'ont aucun contrôle. La propagande est certainement une industrie qui a atteint un haut degré de perfection et possède des techniques remarquables, mais il y a des choses qui sont trop grosses à avaler. »

Louis Mercier Vega, *War Commentary for Anarchism*, 1941.

L'année 2020 entrera dans l'histoire comme celle de la *grande peur*. L'apparition du virus baptisé SARS-CoV-2 a conduit à une véritable sidération mondiale, à une panique généralisée face à un événement absolu, hors norme, qui impacte violemment les certitudes. Coincés entre la peur panique de mourir ou de voir disparaître ceux qu'on aime, nombreux ont fini par s'enfermer dans des attitudes équivoques, les transformant souvent en simples *spectateurs* de la situation, tantôt crédules, tantôt sceptiques.

Pour une minorité, cela se traduit par un déni pur et simple de ce qui est en train de se passer. « *Il n'y a pas de Covid !* ». Un refus idiot de se voir confronté à la réalité de la pandémie. Une attitude qui permet la circulation de toute une série de rumeurs et autres ragots, notamment sur le Web, cette immense toile tissée par les

dominants, qui n'a de cesse de réduire nos existences à celle de consommateurs, trop facilement captifs d'idées contrefaites et de fausses désobéissances.

Mais pour la grande majorité, la pandémie a comme conséquence la soumission complète aux impératifs définis par l'État. Une obéissance aveugle alimentée, faut-il le dire, par un bombardement médiatique relayant sans trêves les consignes gouvernementales, dans un mélange d'arrogance politicienne et d'aveuglement scientifique, associé à un discours catastrophiste et extrêmement guerrier. L'avalanche de chiffres déversée presque toutes les heures, sur un ton tragique et dans des boucles infinies d'informations, à propos du nombre de contaminations, d'hospitalisations et de décès, paralyse, il faut bien l'admettre, tous



ceux qui disposent encore d'un bout de cerveau en activité. Cette brutale machine à faire peur, en intoxiquant quotidiennement nos neurones par l'énumération du nombre exponentiel de morts dans le monde, ne laisse pas beaucoup d'espace à un discours critique. Elle nous réduit le plus souvent à n'être que de simples marionnettes « *aux mains d'un pouvoir d'État (sur lequel nous n'avons) aucun contrôle* ». ¹ Difficile de se réapproprier ne fût-ce qu'un peu d'informations fiables, ou d'entreprendre quoi que ce soit comme action lorsqu'on nous réduit de façon aussi autoritaire à un banal objet, une simple chose *qu'on menace et puis rassure, qu'on confine et déconfiner, qu'on masque et puis démasque*.

Du point de vue de l'émancipation humaine, la pandémie du Covid-19 se manifeste plutôt comme un temps fort de la consolidation des forces de domination. Tout raisonnement s'inscrivant un tant soit peu dans une perspective critique vis-à-vis de l'ordre social semble difficilement audible. Encore plus difficile, dans pareil climat de peur généralisée, d'envisager une autre action commune face à la maladie, une autre pratique sociale, plus conforme aux intérêts de tous ceux qui rêvent encore de pouvoir éliminer un jour cette saloperie de *Hunger Games* dont est fait le capitalisme. Le vent de l'ordre souffle avec une telle virulence qu'il n'est pas aisé de maintenir dressée la bannière de la révolution

sociale. Comme le dit en exergue à ce texte Louis Mercier Vega, submergé à l'époque par une « pandémie guerrière », nous pensons que c'est dans de pareils moments qu'il nous faut précisément redoubler d'activité, s'efforcer de *ne pas perdre la tête*, refuser de se voir réduit à l'état de spectateur, noyé dans de fausses contradictions.

Or, dans le contexte troublant de cette épidémie mondiale, on se retrouve vite pris en tenaille entre, d'un côté, une soumission aux impératifs de l'État, et de l'autre, un refus idiot de la réalité pandémique. Ces deux attitudes reflètent pourtant le même processus de *renoncement*. Que cette démission se fasse par soumission ou par déni, aucun des termes de cette alternative ne représente, pour l'humanité écrasée par les forces de l'argent, un quelconque moment de son émancipation.

Face à l'alternative truquée de cette pandémie - soumission aux vrais mensonges *mainstream* ou aux fausses vérités complotistes - nous devons opposer nos propres pratiques, nos propres positions, obstinément opposées au fait que ce soit l'argent et non l'humain qui décide de nos vies, y compris dans le contexte encore plus flagrant de cette pandémie. Il s'agit d'encourager les pratiques sociales de résistance existant un peu partout, et plus largement toute initiative cherchant à se réapproprier la lutte contre cet autre aspect du capitalisme qu'est la maladie. S'organiser pour réfléchir ensemble sur ce qui a déjà été fait dans l'histoire et définir ce qu'il y a lieu de faire aujourd'hui. Croiser nos expériences et connaissances. Notre classe sociale est à la base de tout ce qui se fabrique, comme savoir ou comme matériel, dans le secteur médical comme dans tous les autres secteurs ; nous sommes dans les hôpitaux comme dans les labos, dans les usines comme dans les transports. A tous les échelons, faisons en sorte de nous renseigner mutuellement, de nous rencontrer, de nous informer sur nos pratiques respectives, nos connaissances, nos intuitions. Ne laissons pas les autres penser et agir à notre place.

¹ Cf. la citation de Louis Mercier Vega en exergue à ce texte.

la Révolution sera VIRALE!

Comme l'affirme Louis Mercier Vega dans un tout autre contexte², l'important dans ces moments est, en tout cas, de « *ne pas perdre la tête* », ce qui signifie refuser de participer aux pièges tendus par l'État tout en poursuivant, face au déroulement des événements réels, une critique collective absolument impitoyable du capitalisme.

Et précisément, commençons par une première affirmation simple et indispensable, permettant de rendre à César ce qui revient à César : le Covid-19 est fruit du développement capitaliste.

La narration « libérale » prépondérante aujourd'hui, épaulée par sa gauche et ses syndicats, tend à limiter les dégâts du capitalisme à quelques questions d'abus de position dominante sur les marchés, ou à quelques inégalités sur les lieux de travail. C'est faire peu de cas du caractère absolument central de la course au profit, et de son incroyable capacité à imprégner désormais chaque moment du vivant, chaque parcelle de l'existence. Car qui pollue les fleuves et les océans ? Qui rend irrespirable l'air de nos villes ? Qui accepte de construire des immeubles dont on sait qu'ils s'écrouleront et causeront des morts ? Qui enterre les déchets toxiques ? Qui accepte leur production ? Qui déverse des métaux lourds dans la mer ? Qui se débarrasse à moindre coût d'un plastique qu'on retrouve ensuite dans nos aliments ? Qui met de côté les problèmes de contamination des emballages pour aliments ? Qui se permet de faire circuler des nouveaux produits sans en connaître les effets sur le vivant ?

Que ces désastres soient écologiques ou sanitaires, alimentaires ou guerriers, à tous les coups, on se borne à désigner un responsable en particulier, avant d'élaborer un récit rassurant pour tout le monde.

C'est exactement comme cela que cela se passe pour le Covid-19. On cherche la faute dans un laboratoire, la source de l'épidémie sur un marché précis, le complot auprès de tel pays particulier... Et une fois qu'on a ainsi réduit la dimension du problème, on peut passer à une solution simple et apaisante : les vaccins vont tout résoudre et nous sauver.

Bref, quand le Covid indique le capitalisme, l'idiot regarde le pangolin.

Le modeste objectif de ces quelques pages est de chercher à *garder les idées claires*. Pour penser par nous-mêmes et comprendre ce qui nous arrive, nous n'avons besoin, ni des mensonges imposés par l'État, ni des délires complotistes que ces mêmes mensonges engendrent. L'abolition de l'exploitation et de toute forme d'oppression reste la boussole têtue qui nous guide dans le décryptage du monde marchand et des affres qu'il engendre.

Non, le Covid-19 ne s'est pas échappé d'un laboratoire chinois !

Quand surgit une épidémie, apparaît en corollaire la position qui « suspecte » derrière la diffusion de la maladie, la main coupable d'une puissance occulte. Durant la Grande Peste (1347-1352), les Juifs furent désignés à la vindicte populaire et signalés comme les grands responsables d'une catastrophe qui supprimera la moitié de la population en Europe.

Plus récemment, une explication largement répandue à propos du Sida faisait remonter son origine à un laboratoire du Pentagone³ dans lequel il se serait développé avant de se disséminer dans le monde et de faire dix millions de morts. Les rackets évangélistes en profitèrent pour stigmatiser une



² Cf. la citation en exergue à ce texte. L'auteur dénonce la propagande étatique en Espagne '36-'39, et particulièrement la tenaille guerrière fascisme/antifascisme qui est en train de sectionner l'élan social révolutionnaire en cours : « *Pendant la guerre, trop de militants, de révolutionnaires conscients se sont laissés prendre au jeu 'répugnant' de l'antifascisme, à l'orgie de grandes déclarations sur la liberté' soigneusement rédigées par les agences de presse* ». VEGA Louis Mercier, *La chevauchée anonyme. Une attitude internationaliste devant la guerre (1939-1942)*, Éd. Agone, 2006.

³ Selon un sondage de l'Ifop, paru en décembre 2017, 32% des Français pensaient que le Sida avait pour origine une manipulation dans un laboratoire militaire américain.

autre victime toute désignée, les homosexuels, grands coupables de la colère divine s'abattant sur cette Sodome et Gomorrhe que devenait, selon eux, le monde à la fin du siècle dernier. Sida et Bible dans un même verre, ingrédients d'un cocktail fort rentable pour ces sectes, mais définitivement peu utile à la compréhension de notre époque.

L'apparition du Covid-19 ne pouvait échapper à la règle. Plutôt que d'y voir la normalité du capitalisme, la banalité du développement de l'argent et ses conséquences (course à la déforestation, croissance de l'agrobusiness, urbanisations et transmissions virales accrues...), les Grands Prêtres d'un monde simpliste situent, cette fois, le Vilain Coupable dans un laboratoire chinois, à Wuhan, désigné comme le berceau officiel de la pandémie actuelle. En quelques mots, « les Chinois sont derrière tout ça »⁴

Cette façon qu'ont les moralistes complotistes de nous imposer une vision faite de « gentils » et de « dangereux », de « bons » et de « mauvais » complète utilement la représentation du monde que nous imposent les rois du capital eux-mêmes. Dans la lutte qui les oppose à leurs concurrents, certains n'endossent-ils pas à merveille ces rôles de « Grands Méchants » ?

Assistons au match, regardons-les s'écharper ! Dans la bagarre au sommet pour faire endosser à l'autre la honte de l'origine épidémiologique, Trump traite le Covid de « virus chinois » désignant, on ne peut plus directement, les coupables... Mais Xi Jinping ne se laisse pas faire et renvoie sournoisement la naissance du Covid en Europe : les Italiens -qui n'apprécient pas- y seraient pour quelque chose. Pendant ce temps-là, le cruel Poutine -qui continue à empoisonner ses opposants- est le premier à fabriquer le vaccin...

Qui donc est le « gentil » et où se cache le « méchant » ? La réponse dépend de la faction soutenue. Mais quel que soit le camp derrière lequel ils s'alignent, les complotistes de tous

bords ont ceci en commun d'éloigner, à l'aide de leur manichéisme réducteur, toute considération renvoyant aux contradictions capitalistes réelles, à la concurrence marchande, à la lutte de classes.

Que révèle cette surabondance de discours complotistes sur notre façon de penser et vivre notre temps ? D'abord, que l'époque reconnaît de plus en plus difficilement l'autorité intellectuelle de ceux qui nous vendent les interprétations dominantes de l'actualité. Le succès du « *Rien n'est vrai, tout est mensonge* » comme début d'explication du monde, surfe sur notre rejet spontané d'une information quotidienne où de fait... *tout est faux* ! La façon dont les moyens de communication dominants nous rassurent tout en nous infantilisant pour que nous continuions à accepter notre quotidien, cette manière de renvoyer à la *normalité* pour vanter des rapports sociaux basés sur l'exploitation et l'oppression, ce partage du travail nauséabond entre gauche et droite pour nous laisser tourner en rond, tout cela engendre un rejet bien compréhensible des

explications du monde qu'on nous impose. C'est donc un réflexe de santé mentale que de refuser les couleuvres qu'on nous fait avaler *quotidiennement*. Malheureusement, toute une série de courants fort confus profitent de cette volonté de désobéir à la pensée unique pour aboutir à un autre délire, fait de manichéisme, de grands complots et de coupables mécaniquement désignés.

Au-delà d'un folklore machiavélique simplifiant à l'envi la réalité sociale, la vidant de tout contenu réel, le complotisme masque les rapports sociaux, la lutte entre les classes, et substitue une autre conflictualité aussi simpliste qu'irréelle, ne menaçant nullement l'ordre social existant. Le délire complotiste propose une interprétation étriquée du monde. Les rapports sociaux sont perdus derrière une description très théâtrale - *explications simples, émotions simples*- des oppositions politiciennes. Sa vision des conflits, bornée par l'horizon indépassable du capitalisme, ne laisse aucune place à l'émancipation sociale. Tout événement est aussitôt absorbé dans le



⁴ Nous sommes bien incapables de dire si les accusations, entre autres de Luc Montagnier, ont ou non une base réelle. Mais nous savons que même si le virus s'est accidentellement échappé d'un laboratoire, comme le prétend le prix Nobel, ce ne serait qu'une conséquence encore plus éclairante de la logique d'entreprise et de concurrence qui imprègne la science dans ce monde.

cortex noir de l'implacable *méchanceté* du monde.

Vouloir imposer la perception d'un monde qui se divise entre d'une part, une masse moutonnaire dirigée secrètement par quelques individus surpuissants, défiés, et d'autre part, une poignée de résistants à leurs complots, voilà une vision qui a de quoi effrayer.



Mais de quoi les théories complotistes actuelles pourraient-elles bien être le fruit ? Quelles sont les conditions sociales qui ont rendu la proposition complotiste aussi performante aujourd'hui ? On trouve un début d'explication en examinant les grandes transformations qu'a connues le capitalisme au cours de ces cinquante dernières années. Les origines et le développement de ces idéologies confuses coïncident avec la fin de la phase d'expansion capitaliste qu'a connue la société durant trois décades, entre 1945 et 1975 approximativement. Baptisées sans beaucoup d'originalité les *Trente Glorieuses* par les économistes, la fin de cette époque correspond aussi à celle de sa contestation. A la fin des années '60 et pendant toute la décade successive, le rapport marchand fut secoué par de violents mouvements sociaux, très profonds, menaçant même à certains moments de briser sa domination planétaire.

Face à cette situation, et pour ne pas périr, le capitalisme devait se transformer, se moderniser, s'adapter.⁵ Avec la fin des *Trente Glorieuses* et le déclenchement de sa contestation, une certaine centralisation routinière de l'information, une forme de monopole de l'explication dominante concentrée dans les mains de quelques-uns, devait bouger. Car dans la plupart des pays du monde à cette époque, n'existe qu'un seul et unique canal de propagande pour le pouvoir. Ainsi, en France, la radio et la télévision,

concentrées dans l'ORTF, se sont bien trop discréditées lors des événements de mai '68. Les services de propagande officielle ne pouvaient imaginer leur survie que dans la disparition / modernisation de cette chaîne unique. La multiplication de la vente de postes de télévision dans les années '70 s'accompagne de la multiplication des chaînes nationales. Bientôt, l'arrivée au

gouvernement d'une fraction plus modernisatrice du capital -le racket de la gauche PC/PS, l'élection de Mitterrand comme président en 1981- accélère la diversification et la multiplication des canaux de propagande étatique. La privatisation des chaînes nationales sera le premier pas d'une révolution dans les médias qui va s'intensifier au cours de la décennie suivante avec l'apparition d'Internet, des smartphones, des bouquets numériques et des réseaux sociaux. Le morcellement dans l'explication du monde reflète la nouvelle phase du développement capitaliste. Il fallait désormais être au plus près des consommateurs, écouler ces nouvelles marchandises numériques, démultiplier les canaux de propagande assurant un contrôle sur des masses toujours plus fragmentées et atomisées.



Finie la grand-messe du sacrosaint 20 heures sur TF1 qu'ils étaient 48% à regarder en 1988 ; en 2017, il ne reste plus que 20% de spectateurs. Les journaux papiers vont perdre eux aussi leur audience. Les anciens supports médias font place à de nouvelles chaînes d'information en continu, elles-mêmes relayées et critiquées par les réseaux sociaux, fragmentant le discours sur le monde en

⁵ Le roman de Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*, évoque avec pertinence cette situation récurrente des puissances en place. Voyant son vieux monde s'effondrer, plutôt que de perdre ses privilèges, un aristocrate du XIX^{ème} siècle a cette phrase pour commenter son adaptation au monde nouveau : « *Il faut que tout change pour que rien ne change* ». Il rappelle ainsi, involontairement sans doute, combien le pouvoir en général, et le capitalisme plus particulièrement, repose sur trois jambes : exploitation, répression et... *réforme continue*.

millions d'avis et contre-avis dans une cacophonie aussi étourdissante qu'inconsistante.

Sur ces nouveaux médias, plus réactifs, plus nerveux, plus adaptés au rythme des capitaux et des êtres qui y sont soumis, tout circule. Le vrai comme le faux, le mensonge assumé, la vérité crue. Les spécialistes de la novlangue nous apprennent que nous sommes désormais entrés dans une ère de *post-vérité* et de *post-factuel*, faite de fausses informations écrites, de photos trafiquées, de vidéos détournées, où les faits ont moins d'importance que les émotions qui piègeront le client et l'électeur. Le mensonge, le *fact checking* et le fait « alternatif » se disputent un public émiétté, toujours plus socialement passif, rivé à des chaînes numériques rendant la compréhension du monde encore plus obscure. Alors qu'hier on gavait quotidiennement d'une même propagande des millions d'individus coincés dans leur salle à manger face au même programme diffusé à la même heure, aujourd'hui le bourrage de crâne s'est diversifié, démultiplié, délocalisé et adapté aux goûts de chaque individu.

La soi-disant *explosion des points de vue* se résume au final à une seule et même perspective : l'hyper-individualisme dans lequel on nous cloître et sur lequel prospère la marchandise. Le monde explose dans la confusion tout en semblant accessible à tous *mes* désirs, à toutes *mes* envies, des désirs qui deviennent eux-mêmes des marchandises monnayables et vendables. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés à acheter nous-mêmes la propagande qu'on nous livrait grossièrement auparavant dans nos salons.

Cette incitation folle à ce que nous proclamions nos *egos désirants* pour mieux nous opposer les uns aux autres, est la marque de fabrique du capitalisme actuel. Et pas seulement dans le domaine des moyens d'information dominants. L'atomisation des humains est au cœur même de la production marchande. Cette même tension vers l'individu replié, caractéristique de la période actuelle, se retrouve dans le monde du travail où tout a été bouleversé ces cinquante dernières années.

Auparavant, dans une même entreprise, ceux qui y bossaient étaient tous soumis au même contrat collectif. Aujourd'hui il existe autant de statuts qu'il y a de travailleurs, une réalité qui entrave la

possibilité de se penser et d'agir ensemble. Base de tout combat collectif, la solidarité est mise hors-jeu.

Pourquoi me battre avec mon collègue puisque mes

revendications sont si différentes ? On nous enferme subtilement dans nos individualités, encouragés à poser des revendications privées à côté de nos désirs égoïstes. Et ce qui est vrai pour le travail le devient aussi pour la vie en dehors du travail. Au final, il devient quasiment impossible d'entendre autre chose que la chanson libérale de son petit intérêt personnel et immédiat.

La liberté de communiquer partout et tout le temps qu'ont imposée les média-marchands actuels, a généré la confusion généralisée. Il est de plus en plus compliqué de distinguer la propagande de la réalité, et c'est de ces eaux sombres que naissent les complotismes les plus plats.

De plus, les idéologies contemporaines niant l'existence de classes sociales et la possibilité de se libérer de l'exploitation capitaliste sont majoritaires. Le *prolétariat* n'a pas encore véritablement fait sa réapparition face à la *bourgeoisie*. C'est toujours le « peuple » qui règne, et son cortège de « masses à libérer ». L'ennemi n'est que rarement « bourgeois », et on préfère critiquer une minuscule « élite » bien définie, les « 1% les plus riches », les « dictateurs »... Dans les Universités, reflet d'une lutte sociale encore fort contenue, dominant encore la « French Theory » (Foucault, Derrida, Lyotard...) et son « postmodernisme », idéologies filles de la chute du mur et de la « fin de l'histoire ». Des jeux philosophiques bien utiles pour renouveler le grand récit réformiste d'une social-démocratie toujours active, et qui n'a aucune intention de soutenir une quelconque « émancipation sociale ». *Non*, chantent en chœur ces idéologues en direction de leurs adeptes complotistes, *Pas d'émancipation sociale ! Bornons-nous à remplacer les « élites corrompues », luttons pour le « bien commun », « pensons librement », « en toute indépendance »...*



La fragmentation des moyens de communication dominants, tout comme le récit postmoderne déniait toute possibilité d'émancipation radicale du capitalisme, ne font que refléter le besoin qu'a le capital de se réformer en permanence.

Que ce soit autour du Covid ou d'un autre sujet,

les analyses complotistes n'apportent rien si ce n'est qu'elles constituent en elles-mêmes un témoignage du désarroi social propre à notre époque. Elles sont la plupart du temps l'expression

d'une myriade d'opinions non confrontées, non filtrées, où la pensée elle-même est devenue un selfie : *c'est à moi que je parle !*

La soi-disant « émancipation postmoderne », dont fait indubitablement partie le complotisme, dans sa façon péremptoire d'affirmer et de prétendre « penser librement », « en toute indépendance » n'est qu'une sinistre farce rendant le monde encore plus confus.

Face au complotisme, interrogeons-nous plutôt sur le quotidien tranquille et routinier du monde de l'argent, bien plus effrayant que l'image d'un petit groupe de riches américains, d'espions russes ou de scientifiques chinois en train de comploter la destruction du monde dans une cave. Face aux effets d'annonce, opposons la *banalité du capitalisme*.

Une *banalité* faite d'un nombre incalculable de morts de faim, et aucune « *Édition Spéciale* » pour annoncer le nombre de décès causés, chaque minute, par cette banale loi de l'économie qui veut que si tu ne travailles pas tu crèves.

Une *banalité capitaliste* faite d'innombrables morts au travail, et aucune « *Breaking News* » pour nous rappeler qu'il s'agit de la première cause létale au monde.

Une *banalité capitaliste* responsable d'une

quantité invraisemblable de maladies dégénératives, et aucune « *Dernières Informations* » pour signaler le nombre de ces décès, liés à la pollution, à l'empoisonnement des aliments et à la présence de produits toxiques dans nos maisons.

Médias et complotistes pourraient pourtant s'en donner à cœur joie, sauf que cette *banalité* ne fait pas vendre.

Aucun média officiel, aucun site sensationnaliste dans le monde n'a fait ses gros titres de la découverte récente annonçant la présence confirmée de plastique dans le placenta humain. Pas de journaux télévisés aux tons apocalyptiques, pas d'édition spéciale, pas de commentaires effrayés des responsables de la Santé, pas d'intervention de l'OMS pour annoncer que, tout comme le jus d'orange contient des vitamines, le placenta humain recèle désormais du plastique. Cette merveilleuse *platitue* qu'est l'existence basée sur l'argent qui veut plus d'argent a réussi à ce que les enfants naissant aujourd'hui se développent dans le ventre de leurs mères, dès l'aube de leur vie, en reconnaissant organiquement le plastique comme leurs propres cellules.⁶

Cette information seule, n'est-elle pas suffisante pour que nous bloquions, *nous*, l'économie et tout ce qu'elle engendre comme catastrophes ? Que nous arrêtons tout, *nous*, du jour au lendemain, et que nous revoyions, *nous*, à jamais dans les poubelles de l'Histoire, cette triviale monstruosité dans laquelle nous a précipité le monde de la marchandise ?

Oui, le capitalisme est d'une effrayante banalité, mais c'est une nouvelle qui ne fait pas vendre.



⁶ « C'est comme avoir une enfant cyborg: non plus composé uniquement de cellules humaines, mais un mix entre entité biologique et entité non organique. » La recherche de l'hôpital Fatebenefratelli de Rome et du Polytechnique des Marche est publiée dans la revue scientifique *Environment International*. RAGUSA Antonio, *Plasticenta: First evidence of microplastics in human placenta*, Volume 146, parution en Janvier 2021.

Non, la pandémie n'est pas un phénomène naturel !

Selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), le Covid-19 trouverait son origine dans un phénomène tout à fait « naturel » : celui du passage d'un virus à l'homme par l'intermédiaire d'un autre animal vivant près d'eux. La chauve-souris, considérée comme la source du virus, aurait d'abord contaminé le pangolin (aujourd'hui, l'hypothèse du vison est privilégiée) puis l'homme. C'est l'explication la plus fréquente donnée par la science.

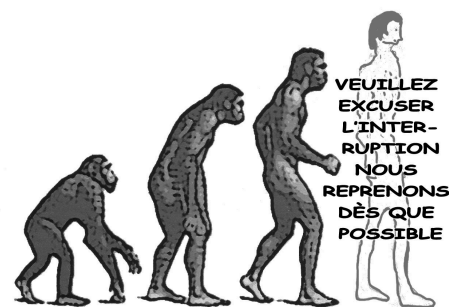
Mais la science médicale, comme toutes les disciplines soumises à la domination du capital, fonctionne comme une sphère séparée. Le savoir étant essentiellement morcelé, cloisonné, la maladie est extraite de la société des hommes et n'est plus considérée pour ce qu'elle est : un produit historique de la société, un produit social, un fait social. Sortie de ce contexte, elle se résume à une pathologie qu'il faut soigner, dont on ne traite la plupart du temps que les symptômes et non le malade.

Comment comprendre le Covid-19 sans se référer à l'histoire ? Plongeons...

La révolution néolithique qui se déroule environ 10.000 ans avant notre ère dans diverses régions du monde, a vu s'imposer l'élevage et l'agriculture comme mode de reproduction de la vie des hommes. Cette transformation historique constitue une première étape dans l'intensification de la pénibilité de l'existence mais également dans l'apparition d'un grand nombre de maladies inconnues jusque-là. Quelles que soient les causes ayant engendré ce passage d'une vie basée sur la chasse, la pêche et la cueillette, à un mode de production reposant sur l'agriculture et l'élevage, le fait est que l'existence s'est transformée, est devenue moins légère, moins simple qu'auparavant⁷, mais plus organisée, divisée en une série de corvées incessantes entre les pâturages et les champs. L'essentiel des efforts se concentrait alors sur la protection du champ, un milieu devenu artificiel qu'il fallait protéger contre les mauvaises herbes, les rongeurs, les oiseaux, les insectes, les maladies fongiques. L'agriculture nécessitait un travail à ce point intense qu'elle bouleversait l'existence des

hommes. L'homme modifiait son environnement, oui, mais cet environnement, en retour, le transformait profondément. Devenue la source quasi exclusive de subsistance, l'agriculture a engendré une série d'inconvénients pour les hommes, tels que l'apparition de carences nutritionnelles dues à l'existence progressive d'une monoculture dominante, partout dans le monde : le blé et l'orge pour le Croissant fertile du Proche-Orient, le maïs sur le continent américain et le riz en Asie. L'intronisation de la monoculture sur tous les continents entraîna une détérioration de la santé chez l'homme, une baisse de ses défenses immunitaires, et donc une mortalité plus élevée. D'après certains historiens, malgré une nourriture plus abondante et surtout plus régulière, l'élevage et l'agriculture n'ont pas produit sur le plan démographique une croissance importante au cours des 5.000 premières années de leur apparition. Cette stagnation de la population pourrait être due à des épidémies fulgurantes qui seraient apparues à cette époque et auraient décimé l'humanité. Les archéologues appellent cela le « phénomène silencieux » puisque peu de traces matérielles sont susceptibles de décrire ce qui s'est passé. Tous constatent néanmoins que les premiers centres de populations basés sur la révolution néolithique ont été l'objet régulier d'« effondrements soudains », souvent suivis d'une dispersion de ces premières concentrations humaines.

Le regroupement et la sélection des animaux, leur confinement dans des lieux précis, ainsi que la nouvelle promiscuité avec l'homme ont provoqué l'apparition de maladies jusque-là inconnues. Hommes et animaux ont commencé à s'échanger une cohorte de nuisibles plus pathogènes les uns



⁷ SAHLINS Marshall, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Éd. Gallimard, 1974.

que les autres, parasites et virus trouvant d'excellentes conditions pour se reproduire en masse. Les premières communautés agricoles ont généré des maladies menaçant l'existence même des cultures, des troupeaux, des hommes eux-mêmes.

Les plus anciens écrits -tels que l'Épopée de Gilgamesh datant d'environ 1.800 ans avant notre ère- témoignent de ces épidémies dévastatrices capables de décimer des populations entières. Ces catastrophes sanitaires font très certainement écho à d'autres épidémies, plus anciennes encore, mais qui n'ont laissé aucune trace. De fait, le développement de la sédentarité a fonctionné comme un véritable bac à culture d'agents pathogènes. L'apparition successive de villages, puis de gros bourgs qui se transformeront plus tard en villes, provoquera une densification humaine et animale jusque-là inconnue sur la planète. Ce développement et cette concentration d'hommes et d'animaux, favorisa la transmission de maladies entre diverses espèces animales mais provoqua également le passage vers les hommes d'affections jusque-là inconnues, transmises par les animaux - des zoonoses.

Comme en témoignent ces quelques éléments d'histoire, le Covid-19 n'est pas un phénomène nouveau et tire ses origines de la façon même dont les hommes vivent ensemble et produisent.

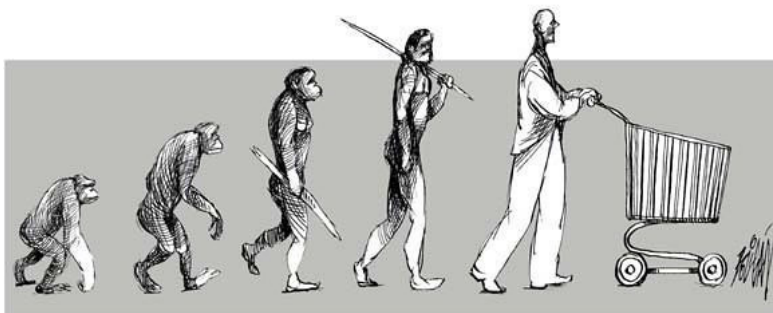
L'anthropologue James C. Scott a opportunément synthétisé cela dans un ouvrage récent ⁸ :

« On ne surestimera jamais assez l'importance de la sédentarité et la concentration démographique qu'elle [La révolution néolithique - NDR] a entraînée. Cela signifie que presque toutes les maladies infectieuses dues à des micro-organismes spécifiquement adaptés à Homo sapiens ne sont apparues qu'au cours des derniers dix millénaires et nombre d'entre elles depuis seulement cinq mille ans. Elles constituent donc un "effet civilisationnel", au sens fort. Ces maladies historiquement inédites - choléra, variole, oreillons, rougeole, grippe, varicelle et peut-être aussi paludisme - n'ont émergé qu'avec les débuts de l'urbanisation et, comme nous allons le voir, de l'agriculture. Jusqu'à très récemment, dans leur ensemble, elles

constituaient la principale cause de mortalité humaine. Cela ne signifie pas que les populations d'avant la sédentarité ne possédaient pas leurs propres parasites et maladies ; simplement il ne s'agissait pas de pathologies d'origines démographiques, ... »

Et un peu plus loin :

« La longueur de la liste des maladies partagées avec les animaux domestiques et les consommateurs de la domus [maison, village, ville des premiers agriculteurs/éleveurs - NDR] est saisissante. D'après les données sans doute déjà périmées et sous-estimées, les humains ont en commun vingt-six maladies avec les poules, trente-deux avec les rats et les souris, trente-cinq avec les chevaux, quarante-deux avec les cochons, quarante-six avec les moutons et les chèvres, quarante avec les bovins et soixante-cinq avec notre plus ancien compagnon en domesticité, le chien. On soupçonne que la rougeole est issue d'un virus de peste bovine ayant infecté les moutons et les chèvres, que la variole provient de la domestication des chameaux et d'un rongeur archaïque porteur de la vaccine et que la grippe est liée à la domestication des oiseaux aquatiques voici quelque quatre mille cinq cents ans. Cette génération de nouvelles zoonoses trans-spécifiques a prospéré au fur et à mesure que les populations humaines et animales augmentaient et que les contacts à longue distance devenaient plus fréquents [avec la naissance et le développement de l'échange marchand - NDR]. Ce processus continue aujourd'hui, en particulier... dans le sud-est de la Chine... à savoir probablement la plus vaste, la plus ancienne et la plus dense concentration d'humains, de porcs, de poulets, d'oies, de canards et de marchés d'animaux sauvages du monde... »



⁸ SCOTT James C., *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, Éd. La Découverte, 2019. Pps 115-120.

Un véritable laboratoire à ciel ouvert où l'incubation de nouvelles souches peut effectivement se réaliser.

La sédentarité a produit une concentration de déchets, en particulier d'excréments animaux et humains, engendrant un énorme bassin de culture favorisant à son tour le développement de toutes sortes de parasites, anciens ou récents, et attirant dans le même temps des nuisibles qui, jusque-là, ne vivaient pas dans l'environnement des hommes, tels que les rats, les souris, les oiseaux, les poux... Si les premières communautés agricoles disparurent aussi subitement, c'est parce que la plupart des êtres qui les composaient – hommes, animaux, plantes – n'avaient développé aucune défense face à ce milieu totalement nouveau, artificiellement créé par l'homme. Avec le temps, seuls les individus, les animaux et les plantes capables de se défendre face à ces nouvelles menaces, pourront survivre. Ceux qui auront pu rapidement améliorer leurs défenses immunitaires seront capables de se reproduire et de transmettre l'immunité acquise à de nouvelles générations.

L'apparition d'une épidémie, ou la maladie en général, est impossible à comprendre si on ne situe pas sa manifestation dans le processus social et historique qui y conduit.

Donc, non, la pandémie n'est pas un phénomène « naturel ».

Mais science et médecine sont incapables d'aborder ce niveau de compréhension. Enchaînées par l'argent, elles constituent des savoirs séparés de l'existant, des savoirs qui se bornent à chercher la source « technique » d'une maladie, à découvrir le génome à la base du cancer ou des maladies cardiovasculaires, voire même de la criminalité. A trouver le virus du Covid-19.⁹

La pandémie du Covid-19 n'échappe pas aux questions posées ci-dessus. Elle aussi est le résultat d'un mode de production bien précis, basé dans ce cas sur la croissance et le développement infinis des capitaux. Tout comme le passage à l'agriculture -le néolithique- il y a 10.000 ans, le surgissement récent du capitalisme

a bouleversé le monde. Pour ne prendre qu'un exemple, la conquête apocalyptique du « Nouveau Monde » après 1492 a exterminé plus de 60% de la population amérindienne (avec notamment l'importation par les colons de la variole, du typhus, de la grippe, de la diphtérie, de la rougeole). La pandémie actuelle et toutes celles qui risquent de nous tomber dessus ces prochaines années ne sont ni « naturelles », ni dues au hasard. Elles sont intrinsèquement liées à notre mode de production.

Les maladies des hommes correspondent aux conditions sociales de leur existence. Ce n'est qu'en changeant les conditions sociales auxquelles nous sommes soumis que nous modifierons notre rapport à la maladie. Ou pour le dire autrement, nous ne « guérirons » véritablement que le jour où nous aurons « guéri » les rapports humains, en les ayant débarrassés du capitalisme et de l'État.

Non, les morts du Covid ne sont pas dus à un sous-financement des hôpitaux !

Penser qu'une augmentation des budgets consacrés à la santé puisse suffire à résoudre le problème du Covid-19, implique malheureusement de rester captif de la sombre logique de l'argent et de sa gestion capitaliste, ici teintée d'un peu de keynésianisme.

Le discours pour un hôpital mieux subventionné contribue à naturaliser cette institution, la confirmant comme une composante intégrante et normale de l'existence. Or, l'hôpital, pas plus que l'école, les homes pour personnes âgées (EHPAD), le mariage ou la police ne sont les produits naturels d'une société intemporelle. Ces réalités aujourd'hui institutionnalisées, et qui se sont imposées au fur et à mesure de l'histoire, sont entièrement construites à l'avantage de la conservation et de la reproduction de l'État, pierre angulaire du capitalisme. Ou pour le dire plus clairement, elles *sont* l'État, elles le composent et le renforcent. L'hôpital est une institution indispensable à la poursuite de

⁹ Certains scientifiques ou philosophes dénoncent parfois les conditions de vie et de production qui favorisent l'émergence des maladies. Mais leur démarche se limite la plupart du temps à préconiser un capitalisme plus « propre », plus « écologique », plus « éthique », se bornant à atténuer les effets dévastateurs du capitalisme, pas à en abolir les causes. Une réforme donc, pas une révolution.

l'accumulation capitaliste. Si l'école contribue à la production de futurs exploités bien disciplinés, à qui on inculque le goût de l'effort, l'hôpital quant à lui, est l'institution qui sert à les réparer.

Mais le besoin, pour le capital, de renvoyer au travail le plus rapidement possible les prolétaires qu'il remet sur pied dans ses hôpitaux, ne l'empêche pas de soumettre cette institution aux mêmes impératifs de rentabilité que n'importe quelle autre entreprise. La baisse du nombre de lits d'hôpitaux ces dernières années, partout sur la planète, n'a pas besoin d'être expliquée par l'irrégularité ou la vilénie de gestionnaires gavés d'idéologie « néolibérale ». Elle trouve son explication dans la tendance générale, intrinsèque au capitalisme, à pousser toutes ses unités de production à se faire concurrence et à maximaliser leur rentabilité. Les gestionnaires ne font qu'obéir à cette logique qui les domine, en proposant des *solutions nouvelles* pour y parvenir.

Et dans la plus pure logique capitaliste, les conseils d'administration qui gèrent ces énormes entreprises font retomber ces « solutions » sur le dos de ceux qui, pour gagner leur vie, travaillent à l'hôpital. Ces *prolétaires soignants* ne manquent d'ailleurs pas de rappeler régulièrement, en menant des actions et en descendant dans la rue, les conditions infernales dans lesquelles ils doivent pratiquer leur activité : bas salaires, manque de temps, de matériel, de personnel, ...

Si l'institution hospitalière implose aujourd'hui dans le contexte de cette pandémie, les raisons profondes sont à chercher dans les bouleversements qu'a connus le capitalisme ces 50 dernières années.

Dès les années '60 du siècle dernier, les capitalistes connaissent une chute brutale du taux de profit et sont contraints de mettre en place toute une série de mesures qui vont bouleverser leur façon de produire, de faire circuler et vendre la marchandise.

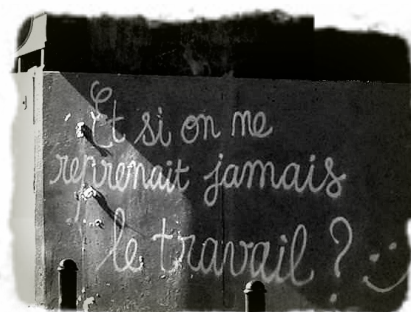
Pour faire un parallèle avec l'hôpital, regardons à titre exemplatif quelques mesures prises ces cinq dernières décennies dans un autre secteur, celui du transport des marchandises : baisse des salaires via l'engagement de travailleurs issus de pays pratiquant des salaires plus bas, détricotage des réglementations internationales pour les marins permettant l'accroissement des horaires, délocalisation de la production des bateaux et

diminution de leurs coûts d'acquisition, course au gigantisme diminuant le coût unitaire du transport de chaque marchandise, généralisation du pavillon de complaisance permettant de payer moins d'impôts, invention et généralisation du container standardisé permettant un passage plus facile du bateau au camion et nécessitant moins de main d'oeuvre ...

Ces mesures, qui déterminent une baisse importante du coût salarial dans le transport, sont prolongées par la production *just in time* qui va transformer navires et camions en de véritables entrepôts toujours en mouvement, assurant la fluidité d'une production qui intègre maintenant le temps de transport des marchandises.

La logique de ces mesures a été appliquée à l'ensemble des secteurs. Flexibilité entre commande, production, transport et livraison va devenir la norme. C'est cette même flexibilité qui oriente désormais les choix concernant les exploités : fin des contrats à durée indéterminée, déconstruction des statuts, des contrats, des horaires. Une souplesse absolue est imposée à l'exploité, rendant sa vie plus morcelée encore, plus dispersée dans le temps et dans l'espace. En 50 ans, la précarité est devenue la norme, tout comme la dégradation continue des conditions de travail partout sur la planète.

L'hôpital n'a évidemment pas échappé à cette logique, sa fonction même l'y contraint. Il s'agit de réparer le plus rapidement possible cette marchandise essentielle qu'est la force travail, lorsque la production l'a abimée. L'hôpital est là pour renvoyer le prolétaire au plus vite sur sa chaîne de production ou au bureau. C'est une logique qu'encaisse de plein fouet le personnel soignant. Combien d'infirmières n'ont-elles pas décidé d'arrêter ce métier parce qu'il est humainement insupportable d'être empêché de simplement prendre un peu de temps avec un patient pour le rassurer ? Le système, l'entreprise,



l'argent, la direction, le capitalisme -vous l'appellez comme vous voulez- vient vous dire -en gueulant ou en pleurant, ce qui ne change rien à l'affaire- qu'il n'y a tout simplement pas de temps pour la compassion dans un contexte qui doit être rentable. Le cœur du dérèglement du monde tel que nous le vivons au quotidien se situe à ce niveau -très précisément là- dans l'impossibilité à imposer les besoins humains face au bunker de la rentabilité.

Pour illustrer la question des lits d'hôpitaux, la Belgique est tout indiquée puisqu'elle représente le pays où le nombre de décès par habitants suite au Covid est le plus élevé (décembre 2020).

Entre 1971 et 2019, 58.000 lits ont été supprimés. Cela correspond en moyenne à 1.200 lits en moins chaque année pendant 48 ans. Des 92.000 lits existant en 1971, il n'en reste aujourd'hui que... 34.000. Quant au nombre d'hôpitaux, il est passé de 350 en 1971 à 98 aujourd'hui. Dans le secteur sanitaire, comme dans les autres secteurs industriels, règne la dictature de la rentabilité. Il faut fusionner les petites entités, les assembler et les concentrer en une seule force plus importante. Par fusion ou acquisition, l'important est d'être plus solide que le concurrent, plus compétitif. La diminution du nombre d'hôpitaux, leur regroupement en moins d'unités plus puissantes, a participé à « la réduction des coûts par économie d'échelles », comme le claironnent les managers à la tête des institutions hospitalières. Mais il ne suffit pas de diminuer le nombre de sites et de licencier du personnel, il faut aussi accroître la productivité dans son ensemble.

Pour cela, et à l'image de ce qui est décrit plus haut à propos du secteur des transports, la fluidité est de mise à l'hôpital aussi. Chaque lit doit être un lieu de rentabilité maximale. Ces dernières années ont vu l'apparition de *bed managers*, des gestionnaires de lit qui ont pour fonction de surveiller cette rentabilité : le lit d'hôpital ne doit jamais rester vide. L'occupation des lits en Belgique bat ainsi des records mondiaux avec une moyenne qui se situe entre 60 et 80% de taux d'occupation.¹⁰

Quant au personnel qui se trouve autour du lit, il a connu lui aussi pas mal de bouleversements. Les normes d'encadrement par lit ont dépassé toutes les normes prévues au niveau international. Ainsi, une infirmière arrive régulièrement à s'occuper de 11 personnes, alors que les normes définies pour chaque infirmier, sont de 4 patients en journée et de 7 la nuit. Les causes de ce manque de personnel sont liées aux inévitables burn-out et autres maladies professionnelles découlant de cette situation de stress permanent, mais aussi de la volonté de ne pas renouveler les départs à la retraite de la part des managers. Pour se remettre aux normes, les hôpitaux en Belgique devraient engager plus de... 5.000 infirmiers. Mission impossible du point de vue de la rentabilité. Résultat, comme pour tant d'autres métiers, on doit faire plus, avec moins de collègues.

Même si peu d'études réussissent à la chiffrer exactement, la plupart des sites de santé affirment que la durée moyenne d'une carrière d'infirmière en Belgique est de 5 à 7 ans. Dépression, maladie prolongée, changement de secteur, départ et reconversion... Soumis à ces conditions de travail infernales, beaucoup résistent également par l'absentéisme, par exemple.

Dans ce contexte, l'arrivée du Covid-19 ne pouvait que provoquer l'implosion du



Le personnel tourne courageusement le dos à la 69ème femme la plus puissante au monde (Forbes 2019), la première ministre Sophie Wilmès, venue visiter un grand hôpital belge en mai 2020.

¹⁰ Combinée à la pandémie, la gestion des lits montre toute l'absurdité d'un monde où le marchand prime sur l'humain. Ainsi, le nord de l'Italie avait connu un dramatique manque de lits au début de l'épidémie. Cela s'était résolu par la suite, mais la première vague à peine terminée, les responsables régionaux de Lombardie ont immédiatement mis en place un système de bonus financiers pour encourager les gestionnaires hospitaliers à supprimer un maximum des lits Covid qu'on avait installé, et reprendre ainsi le plus rapidement possible les consultations spécialisées « classiques » et plus rentables... Résultat, au début de la deuxième vague, les hôpitaux manquaient à nouveau de lits. *Money, money, money. It's a rich man's world...*

flux tendu de l'entreprise hospitalière belge. Le nombre de morts y est particulièrement important : 154 morts pour 100.000 habitants calculés le 10 décembre 2020 sur l'évolution des 30 jours précédents. C'est l'un des taux les plus élevés au monde à ce moment.

D'autres éléments expliquent ce record morbide. La Belgique connaît une des densités de population parmi les plus importantes au monde : 374 habitants au km². Cet autre aspect de la folie capitaliste consistant à concentrer des populations dans des centres urbains pour répondre aux nécessités productives -non, ce n'est pas non plus un « phénomène naturel »-, fait qu'en Belgique, l'espace de chaque habitant est extrêmement réduit. En conséquence, lorsqu'une épidémie se déclenche, cela tourne vite à la catastrophe. Les taux de contamination sont extrêmes. Et comme si cela ne suffisait pas, le développement du virus est accéléré par un autre facteur lié, lui aussi, à la concentration d'individus sur une petite surface : la pollution. Une étude publiée le 17 mars 2020 par la *Société italienne de médecine environnementale* démontre la corrélation existant entre des niveaux de pollution élevés et un nombre important de décès dus au Covid-19. Pour leur étude, ils se sont basés sur la mortalité d'une des régions italiennes les plus touchées -mais aussi les plus polluées-, la Lombardie. On sait que la pollution rend les habitants des grandes concentrations urbaines plus sensibles aux infections pulmonaires¹¹. Le Covid-19 s'attaquant lui aussi plus particulièrement aux poumons, la pandémie a rencontré en Lombardie tout comme en Belgique un terrain particulièrement favorable pour se développer.

A ce tableau déjà fort sombre, il faudrait encore ajouter l'état physique et mental dans lequel cette pandémie a rencontré ces fortes concentrations de population. Carences alimentaires, entassement de la force de travail dans des logements insalubres, transports surencombrés, pénibilité du travail, misère affective... composent un cocktail laissant peu de chance au

développement d'une bonne immunité pour faire face à l'agression d'un nouveau virus.

* * *

Exiger *plus d'argent pour l'hôpital* est aussi utile au changement social que la goutte d'eau jetée par le colibri pour éteindre la forêt en feu¹². Les véritables et profondes logiques d'argent à l'œuvre autour de la santé ne peuvent être affrontées que dans une perspective d'abolition de tout le système qui l'engendre. Face à chaque question sociale fondamentale, les rackets politiques de gauche comme de droite se présentent comme de meilleurs gestionnaires de nos misères. Elles ne font que protéger des institutions qui constituent la base même de la reproduction du monde marchand.

Non, la pandémie ne sert pas à abattre nos libertés !

« Un homme qui ne dispose d'aucun loisir, dont la vie entière, en dehors des simples interruptions purement physiques pour le sommeil, les repas, etc., est accaparée par son travail pour le capitaliste, est moins qu'une bête de somme. C'est une simple machine à produire de la richesse pour autrui, écrasée physiquement et abrutie intellectuellement.¹³ »

C'était quoi un *prolétaire* il y a 150 ans ? Juste un relai, une sorte de courroie de chair greffée sur la machine. Un *moins-humain* qui s'épuise à produire de la *plus-value*...

Depuis cette époque, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Le capital est parvenu à absorber un ensemble de *demi-critiques*, celles qui ne visitent pas le fond du problème, qui ne remettent pas en question l'essentiel du fonctionnement. *« Vous demi-critiquez le peu de temps pour vivre dont dispose celui qui travaille ? Très bien, donnons-lui du temps de récupération, son temps d'exploitation sera d'autant plus efficace. »* Le capitalisme a vite saisi que pour se reproduire

¹¹ D'après l'Agence européenne pour l'Environnement (AEE), la pollution provoque 630.000 morts par an en Europe.

¹² On connaît maintenant la fin cachée de ce conte amérindien, loué par l'écologie officielle, dans lequel le colibri justifie l'inutilité de son geste par le souci éthique de « *faire sa part* ». En fait, le colibri a un égo énorme et finit par mourir d'épuisement. Moralité : l'action individuelle est insuffisante, l'action collective incontournable.

¹³ MARX Karl, *Salaire, prix et profit*, 1865.



comme force de travail -en permanence et pendant toute une vie-, le travailleur avait besoin de temps de repos, de vacances, de loisirs. Il a ainsi réussi à élargir sa domination, à la renforcer tout en s'invitant dans tous les instants de la vie des prolétaires. Les moments *en dehors du travail* furent décrétés, encouragés, promotionnés... Tant que la critique ne s'attaque pas au cœur même de l'exploitation, la hiérarchie peut tout à la fois en tenir compte et renforcer le principe même de la servitude.

150 ans plus tard, que constate-t-on sur le front de la reconstitution de la force de travail ? Que tout ce qui concerne le temps en dehors des 40 heures, est devenu lui-même -victoire capitaliste supplémentaire- un objet de marchandisation. La force de travail se reconstitue sous le signe de l'achat et de la vente de marchandises.

Vacances *all inclusive*, méga-concerts, immenses complexes cinématographiques, boîtes de nuits pour tous les goûts, une vie nocturne animée et trépidante... Tout est en vente pour s'amuser et passer du bon temps. Le travailleur, ce citoyen qualifié de *libre* dans nos cités, a droit maintenant à du temps *libre*...

Puis survint 2020 et... patatras ! La pandémie débarque dans nos vies, les confinements se succèdent et mettent fin à toutes ces activités. Des manifestations ont lieu dont certaines avaient pour seul et unique slogan... le retour à la *liberté* d'avant.

Mais de quelle *liberté* parle-t-on ? De la liberté de *s'amuser un peu* pour retourner *travailler beaucoup* ?

Entamée il y a une cinquantaine d'années, une sorte de dérégulation généralisée a fait sauter les vieux carcans bourgeois pour permettre le développement sans limite de l'individualisme bourgeois, le développement d'un monde où gagner de l'argent doit se compléter maintenant par l'achat du *bonheur* et la recherche incessante de *plaisir* dans tous les domaines. Une sorte d'hédonisme affligeant a été mis à l'honneur, se résumant à la production d'un individu consommant des fêtes, accumulant des objets vite périmés, parcourant des milliers de kilomètres pour des désirs futiles, usant et abusant de sexe, drogue et alcool pour tenter d'oublier la misère de la survie à laquelle il est contraint. Voilà la vie rêvée qu'on nous vend, la vie qui vaut la peine d'être vécue, la vie « *parce que je le vauds bien* ».

La *peopolisation* d'hommes d'affaires, de philosophes, de stars du sport, de présentateurs télé ou d'influenceurs sur les réseaux sociaux envahit tous les milieux, imposant partout ce triste et vieux modèle de la *réussite*, transformant leurs frasques en un impératif de vie, y compris auprès des plus pauvres. Porter des vêtements de marque est devenu une contrainte pour se socialiser, au risque de se voir rejeté si on ne s'y soumet pas. L'idéal bourgeois en 2020 se résume à un individu égocentrique cumulant jouissance marchande et bêtise¹⁴.

Incapable de comprendre son enrôlement dans le grand show marchand, l'homme postmoderne, présenté comme sans appartenance sociale, s'inflige, pour toute existence, une auto-alienation mystifiée en libération. Travail libre, temps libre, pays libre, liberté d'expression, libre commerce, parti de la liberté... Tout est libre mais surtout moi ! Et voilà comment l'ordre social se reproduit avec la fausse conscience d'« Être libre de faire ce que je veux ». Le grand cri postmoderniste a viré au cauchemar.

Le confinement a rappelé de façon violente que le cœur de cette société est le travail. A la fois *négativement* parce que se retrouver sans travail sous le capital c'est être menacé de mort (ne pas

¹⁴ C'est sans doute lorsque les possédants ont compris la puissance commerciale dont ils pouvaient disposer, en inscrivant eux-mêmes "*Jouissez sans entrave*" au-dessus de la porte de chacune de leurs boutiques que le situationnisme, comme critique unitaire du monde marchand, est mort.

travailler, c'est ne pas manger), et *positivement* parce que l'État a tout fait pour que le travail continue le plus possible dans les entreprises, à la maison, dans la livraison...

Bref, rien de changé depuis le XIX^{ème} siècle. Sans doute, les dominants ont-ils réussi à enjoliver leur enfer d'une couronne de fleurs ignifugée, pompeusement baptisée *liberté*, mais les vieilles contraintes n'ont pas été dépassées : l'individu exploité demeure un producteur de plus-value et un consommateur marchand.

Donc non, la pandémie ne sert pas à abattre nos *libertés* ! Les possédants n'attendent qu'une chose, c'est que les deux temps de ce *paso doble* - travail et loisir- recommence à rythmer la hausse de leurs profits. Pas d'inquiétude à avoir pour le retour du divertissement. Le pouvoir est bien conscient que l'employé lambda ne reviendra bosser consciencieusement que s'il s'est correctement défoncé le weekend. Il l'encourage donc, le plus vite possible, à repartir lancer des haches dans des bars vikings, à jouer à la loterie dans des boîtes de striptease, à s'enivrer de cocktails frelatés sous des palmiers en plastique, à faire battre nos cœurs à plus de 200 bpm sur du *speedcore*. Son cri de guerre ? Achetez nos produits et revenez travailler lundi...

C'est exactement cela qu'ils nous proposent lorsqu'ils parlent de retour à la « normalité ».

Nous n'avons rien à gagner d'une liberté qui se vend, qui s'achète et nous abrutit. Nous voulons être libres, oui. Mais libres de disposer du temps pour nous épanouir, et non gagner de l'argent. Libres de nous regrouper pour mener des activités qui nous servent et nous rapprochent, et non pas nous retrouver chacun, seul, sous les ordres idiots d'un chef des ventes.

Un jour ou l'autre, le prolétariat repartira à l'assaut du ciel, c'est inévitable. La capacité du capital à *tout changer pour que rien ne change*, son incroyable disposition à s'adapter, sa plasticité, constituent très certainement le plus gros écueil à surmonter. Nous savons maintenant que notre défaite est toujours un moment puissant du renforcement du capitalisme et de sa perpétuation. Faisons en sorte que nos futures rébellions ne puissent être transformées en fausses libérations individuelles.

Surtout ne pas perdre la tête !

Sous la dictature du capital, le réel et l'humain s'expriment essentiellement sous la forme de l'échange et de l'argent. Du coup, on ne sait plus s'il existe quelque chose de *naturel* en dehors de ce qui nous apparaît comme... le *naturel marchand*.

Dans notre esprit, *marchand* et *naturel* se confondent. Quoi de plus normal puisque nous n'avons jamais connu autre chose que le monde de l'argent. Tout s'achète, tout se vend, partout sur la terre.

Il suffirait d'immerger quelqu'un depuis sa naissance et pour toute sa vie dans des nappes de brouillard, pour qu'il confonde à jamais l'humidité froide et la vision forcément floue qu'il a des choses, avec la nature même de l'existence. Pour lui, la vie c'est le brouillard. Et si d'aventure un étranger venait à lui parler de soleil et de ciel bleu, ceux qui le maintiennent dans cet univers brumeux n'auraient aucune difficulté à le convaincre que cette histoire de *vision plus claire* et de *ciel dégagé* relève du plus pur délire.

Pour le dire autrement, ce monde où tout est marchand n'arrête pas de nous brouiller l'esprit, d'entretenir la confusion, de nous envoyer sur de mauvaises pistes, bref de *naturaliser le faux*. Le capitalisme persuade l'esclave moderne qu'il est un homme libre et que l'économie est un principe naturel. Avec la marchandise, le monde marche sur la tête : le pain n'est pas fait -d'abord- pour être mangé, mais -d'abord- pour être *vendu*. Saisit-on la *nuance* ? La course à l'argent passe avant le désir de satisfaire l'humain. Alors forcément les choses ont mal tourné. La *nuance* aujourd'hui, c'est le changement climatique.

Appliquée au Covid-19, cette *nuance*, c'est l'effondrement sanitaire mondial qu'il révèle, puisque l'hôpital sert -d'abord- à gagner de l'argent.

Plus essentiellement encore, la pandémie, c'est le coup de poing dans la gueule qu'on imaginait un jour avec le climat, sauf que c'est... ici et maintenant. Pas dans 30 ans -c'est encore trop abstrait pour beaucoup sans doute- mais là, aujourd'hui, ici, maintenant. « *Ta vie a changé : tu restes chez toi, tu ne voyages plus, tu mets un masque, tu n'embrasses plus, tu te vaccines.* »

La pandémie et sa gestion, c'est le *réchauffement climatique* qui nous tombe dessus maintenant.

Dans ce contexte épidémique où les promesses de l'argent (sa liberté, sa durabilité, son bling-bling) semblent s'être effondrées, pas étonnant que cela ait engendré une majorité de postures apeurées -obéissance aveugle à l'État-complétées par des positions de déni pur et simple. Dans les deux cas, il s'agit d'exiger le retour au monde d'avant, au monde du *naturel marchand*, à la *normalité*. Or, comme le dit très justement un texte projeté sur un immeuble de Santiago du Chili, *Nous ne retournerons pas à la normalité parce que la normalité était le problème*.

Ce qui domine est la confusion. Complotisme, appel keynésien à soutenir l'institution hospitalière, respect mystique de la sainte Science, négation idiote de l'existence du virus, soumission aux impératifs de gestion de l'État, retour à la liberté du travail et des loisirs, menaces de vaccination généralisée, toutes ces injonctions témoignent de la force avec laquelle domine encore notre vieille ennemie, la marchandise.

Dans ces moments-là, *ne pas perdre la tête* est primordial. Il s'agit maintenant de développer notre capacité collective à critiquer ce qui est vraiment, et d'ouvrir la voie à un affrontement en profondeur avec ce qui nous détruit au quotidien, en tant qu'êtres humains. Désigner ce que nous ressentons. Agir sur ce que nous subissons véritablement. Dénoncer ce que nous ne vivons pas.

« Nous sommes une image du futur » disaient les insurgés grecs en 2008, lorsqu'ils barbouillaient de rouge les murs des banques, manifestant ainsi la perspective d'un monde où la peinture écarlate remplacerait à jamais les fleuves de sang dont sont responsables les institutions financières. C'est cette même « image du futur » qui doit continuer à orienter l'action de ceux qui aujourd'hui, dans le cadre de cette épidémie et des ses conséquences autoritaires, persistent à penser que les *besoins de l'économie* ne devraient pas primer sur les *besoins de l'humanité*.

Agir et réfléchir ensemble, sans permettre à d'autres de le faire à notre place, est le début d'un processus fondamental qui nous transforme de simple chose « brouillardeuse » aux mains de notre ennemi, en sujets actifs de nos existences,

en une véritable puissance sociale capable de changer le cours des choses.



Ne pas perdre la tête, à un moment où tout nous est contraire, voilà une belle devise qui invite à réfléchir sur la façon dont nous nous situons dans ce monde. C'est un premier pas.

Garder intacte notre volonté de détruire le monde de la marchandise, voilà comment Louis Mercier Vega dans un ouvrage intitulé *La chevauchée anonyme* résumait une discussion à laquelle il participait quelque part en Amérique latine, durant le second conflit mondial :

« *Ne pas perdre la tête. Ne pas laisser se remplir de la propagande des autres, ne pas se bourrer de phrases creuses, même si elles sont belles. Coller aux événements et les suivre. Là-dessus, nous sommes tous d'accord. Ce qui ne veut pas dire que nous serons tous capables de rester lucides.* »

Les Habitants de la Lune,
Genève - 18 janvier 2021

leshabitantsdelalune@yahoo.fr

no copyright

Nos anciens numéros se trouvent, entre autres, sur le site funambule.org (rubrique « *divers livres et revues* »). Nous les remercions fraternellement pour cette initiative.